

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 25 (1957)
Heft: 3

Artikel: Toujours à propos de Federico Garcia Lorca
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567910>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jamais je n'oublierai

par François de Bressault.

*Ami, s'il m'arrivait de ne plus te revoir,
Si pour moi l'«A bientôt» se changeait en «Adieu»,
Je voudrais que tu saches que c'est leur faute à eux
Et que je t'aimerai bien plus longtemps qu'un soir.
Souvent au coin du feu, bien tranquille étendu,
Ses longs yeux demi clos, j'ai vu le chat dormir,
J'ai pensé qu'il devait, parfois, se souvenir
De cette Asie lointaine dont sa race est venue.
Il paraissait soumis, paisible et satisfait,
Ses gestes étaient gracieux et ses yeux étaient las,
Et l'on pouvait penser: il ne se souvient pas . . .
Mais, parfois, reprenant des poses héraldiques,
Il s'étire comme le Sphinx des Egyptes antiques.
. . . Comme lui, mon Ami, jamais je n'oublierai!*

Toujours à propos de Federico Garcia Lorca ¹⁾

par Scorpion

Le livre tant attendu de Jean-Louis Schonberg sur la vie et l'oeuvre de Federico García Lorca vient d'être publié (éd. Plon).

Je l'ai lu et relu, y trouvant en maints passages le récit de mes propres découvertes, des entretiens que j'ai tenus avec l'auteur, le portrait de personnages que je connais bien. Que voilà un livre excellent, franc, direct, prodigieusement documenté, et non seulement sur une question qui nous intéresse mais encore sur le génie de celui qu'on peut appeler à juste titre le Rimbaud espagnol.

Heureux ceux qui, sachant la riche langue de Cervantes, peuvent, sans difficulté, prendre connaissance d'une oeuvre bouleversante, féconde, lumineuse, qui se place au sommet de la production littéraire de notre temps. Car une traduction, si fidèle soit-elle — et l'effort de Gallimard qui publie la poésie et le théâtre de Lorca est méritoire — est toujours et fatalement une trahison. Je ne peux cependant résister à l'envie de publier ici quelques-uns des poèmes de Federico que nous saurons d'autant mieux apprécier que nous y retrouverons une voix singulièrement amie.

Je retiendrai d'abord du célèbre «Ode à Walt Whitman» un passage significatif:

Il est juste que l'homme recherche son plaisir
Hors de la selve en sang du lendemain matin.

¹ Voir mon article paru dans le numéro de décembre 1956.

Le ciel garde des plages où éviter la vie.
Il est des corps dont le destin est de ne pas reflleurir à l'aurore.
Je n'élève pas la voix . . .

Contre les hommes aux yeux verts
Qui aiment un autre homme . . .

et cet autre encore :

Et toi, beau Walt Whitman, dors au bord de l'Hudson . . .
La barbe vers le pôle et les deux mains ouvertes.
L'Amérique se noie en sanglots et machines
Et les mignons, ô Walt Whitman, rêvaient de toi . . .

De telles strophes, n'en déplaise à ceux qui, en Espagne, flétrissent l'ouvrage courageux de M. Schonberg — autant pour des raisons politiques d'ailleurs que d'autres, moins avouables — sont bien reconnaissables. Elles sont d'un inverti mais d'un inverti qui, comme je l'écrivais dans mon récent article, jamais ne se mêlera à la foule des tapettes de son temps.

Elles le sont aussi ces strophes brûlantes d'amour, d'un poète exilé et malheureux qui erre, à la recherche de l'ami disparu :

Je t'ai donné, fils d'Apollon, la loi d'amour,
Plainte mêlée au chant d'un rossignol d'ivresse.
Mais toi tu te perdais en ruineux aliments,
En songes éphémères . . .

Je dois poursuivre en tous recoins
Sans toi, ton âme faible, ignorant de toi-même.
Amour de toujours, amour, amour de jamais.
Oh! si! Je veux! Amour, amour. Oh! laissez-moi,
Ne fermez pas ma bouche
Vous qui châtez l'animal pour le ciel . . .
Amour, amour, amour. Fils de la mer!

Outre l'«Ode à Walt Whitman», l'une des oeuvres les plus représentatives de Lorca est sans doute ce «Divan de Tamarit» dans lequel de nombreux passages évoquent les petites rues de Grenade où, moi-même, je me suis promené non sans tristesse, répétant mentalement des strophes à jamais immortelles :

Mon Dieu,
Mais qui mon Dieu? . . .
Je veux . . .
Chercher l'amour dans l'homme,
l'azur en moi
pour tenir dans ma main la grand-clef
et forcer l'infini.

Immortelle aussi cette révolte d'une âme, douloureusement atteinte qui cherche, qui veut, qui espère . . .

Garde ton infini . . .
D'ailleurs Satan m'adore,
il fut mon compagnon
dans une épreuve de
luxure et picaro
m'offrira Marguerite,

la Marguerite d'ambre
sur vieux fond d'oliviers . . .
Voici Seigneur le reste
de mon coeur d'autrefois.
Je m'en vais emprunter
le coeur neuf d'un ami,
d'un jeune campagnard
qui traverse d'un saut
le río.

Et ce refus tranquille, devant la femme qui s'offre, avec au coeur la définitive morsure:

Garde ton ciel d'azur . . .
Et ton infini
Que j'emprunterai
Au coeur d'un ami.

Mais la prodigieuse aventure devait brutalement prendre fin. C'est dans les environs de Grenade, près d'une olivaie, un matin du mois d'août, que Federico, déjà blessé, demandait qu'on l'achevât . . .

Enterré modestement sous un olivier séculaire il mérite bien l'épithaphe que lui-même, un jour, avait composé:

Cigale!
Heureuse, toi!
Qui sur un lit de terre
Meurs ivre de lumière!

Mort aux Pigeons

par DAN

J'étais extrêmement frêle, d'une pâleur un peu malade; à l'âge de vingt ans, de lourdes boucles brunes tombaient nonchalamment sur mon front déjà tourmenté . . . Je n'étais pas heureux . . . Mes parents m'assuraient pourtant une existence confortable et douce, et je leur donnais en échange de nombreuses satisfactions d'un autre ordre: j'obtenais d'excellents résultats au collège. Pourquoi n'étais-je pas heureux? Si seulement je l'avais su! Peut-être un manque de joie de vivre . . . oui, c'est bien cela, une éternelle mélancolie, une aptitude innée au rêve. Mais qui dit rêve dit déception lorsque le rêve s'achève, lorsque le réel, le palpable s'impose à la raison comme une visite importune s'impose à votre table. Par contre, je crois n'avoir jamais désiré ni apprécié la quiétude; encore à présent, je crois trop au bonheur pour apprécier la joie, et je taxe, peut-être injustement, la béatitude ravie et bienheureuse, de stérilité et de neutralité. Mes camarades voyaient complaisamment en moi un futur poète; mes parents ne voyaient en moi qu'un oiseau, un pauvre oiseau toujours écorché, mais qui jouissait de ses plaies comme un fiévreux morbide jouit de sa température . . .

Néanmoins, si mon visage d'ange trouble intriguait les demoiselles et troublait profondément quelques vieilles dames, j'ignorais ce sorti-